

L'OBSTÉTRIQUE

RÉDACTEUR EN CHEF

P. BUDIN

Professeur de Clinique Obstétricale à la Faculté
Membre de l'Académie de Médecine

COMITÉ DE RÉDACTION

CH. MAYGRIER

Professeur agrégé à la Faculté
Accoucheur à la Charité

PAUL BAR

Professeur agrégé à la Faculté
Accoucheur de l'hôp. St-Antoine

E. BONNAIRE

Professeur agrégé à la Faculté
Accoucheur de Lariboisière

SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION

D^r M. PERRET

TOME SEPTIÈME — 1902

PARIS

OCTAVE DOIN, ÉDITEUR

8, PLACE DE L'ODÉON, 8

L'OBSTÉTRIQUE

MARS 1902

LE PROFESSEUR L. CROUZAT

Au moment de la mise en pages du journal nous apprenons inopinément la mort de notre éminent collaborateur et ami, le professeur Crouzat, de Toulouse.

Nous ne voulons aujourd'hui que faire part de cette triste nouvelle à nos lecteurs et adresser à sa famille nos condoléances les plus sympathiques, nous réservant de rappeler dans notre prochain numéro ce qu'a été Crouzat et les services qu'il a rendus à l'obstétrique.

L. R.

DE L'UTILISATION NATURELLE DE LA PARTIE EXTRA-EMBRYONNAIRE DE L'OEUF

Par L. BOUCHACOURT,

Ancien interne de La Maternité.

« Nous ne voyons quasi que la femme
« seule, qui ait un arrière-faix de la sorte que
« je viens de décrire, et qui s'en décharge,
« comme de chose inutile, lorsque l'enfant
« est sorti; car la plupart des autres animaux
« ne jette rien après avoir fait leurs petits,
« sinon les seules eaux ou quelques glaires,
« et les membranes qui les entouraient. »

(MAURICEAU. *Traité des maladies des femmes grosses...* 1740. 7^e éd, p. 226).

I. — ANALOGIES ENTRE LA DIGESTION ET LA FONCTION DE REPRODUCTION CHEZ LA FEMELLE

Pour expliquer la reproduction des êtres vivants, Buffon admettait, que des molécules organiques se trouvent dans la nourriture de l'animal ou du végétal, et forment, en s'accumulant, les éléments sexuels de l'adulte. Cette conception théorique tendait évidemment vers l'identification des phénomènes de la nutrition, avec ceux de la formation des éléments sexuels quels qu'ils soient.

Si on accepte, avec quelques naturalistes, l'idée que la femelle, *dépositaire de la matière spécifique immortelle*, suivant l'expression de Delbeuf¹ est le seul représentant de l'espèce, le mâle n'en constituant qu'un accessoire indispensable, il nous semble qu'on peut reprendre la comparaison de Buffon, en l'appliquant, non à la formation des éléments sexuels, mais à la formation du nouvel être de la série animale.

Dans les cas de génération asexuée, que la reproduction se fasse

¹ DELBEUF. Pourquoi mourrons-nous? (*Rev. philosophique*, 1891, p. 421.)

par bourgeonnement, ou par germes développés à l'intérieur de l'organisme, il n'y a aucune différence essentielle entre le phénomène de la production du bourgeon, ou du germe, et celui de l'accroissement sous l'influence des lois de la conservation individuelle. A ce degré inférieur de l'animalité, la reproduction et la nutrition sont donc bien des phénomènes identiques.

Pour les animaux à génération sexuée, c'est-à-dire chez lesquels les sexes sont différenciés, la même comparaison nous paraît pouvoir être poursuivie.

C'est ainsi que, chez les actinies ou anémones de mer, qui sont essentiellement constituées par un sac contractile fixé sur le sol, et dont l'orifice est entouré par une série de tentacules, l'identification est encore complète, entre les phénomènes de la nutrition et de la reproduction.

En effet, le double rôle joué par la poche unique de l'actinie, a été récemment bien établi par M. O. Carlgren¹, qui a montré que l'orifice situé entre les tentacules, livre passage : d'une part aux matières alimentaires et à leurs résidus, d'autre part aux œufs non fécondés.

C'est dans cette cavité gastrique que s'opère la fécondation, et que se développe l'embryon jusqu'au moment de son expulsion.

Notons enfin que, dans des groupes très distincts d'actinies, la différenciation des cavités gastrique et génitale commence à apparaître; il se forme des poches incubatrices secondaires au dépens de l'estomac. C'est ce qu'on observe notamment, chez *Epiactis marsupialis*, et chez le *marsupifer valdiviæ*².

Ne peut-on pas admettre, que l'instinct génital se produit sous l'influence de modifications graduelles, de cet instinct de nutrition primitif, qui est universel, et qui se rapporte à la conservation individuelle?

Quoique l'instinct sexuel se manifeste par des actes tout à fait distincts de l'instinct de nutrition, et qu'il y ait même souvent antagonisme entre ces deux ordres de phénomènes, leur analogie réside en ce fait : que le premier joue, vis-à-vis de l'espèce, le même rôle que le second vis-à-vis de l'individu.

On peut donc dire que, de même que la digestion est une fonction complexe, destinée à la nutrition de l'individu, de même la gestation est une fonction non moins complexe, dont le résultat final est l'entretien ou la nutrition de l'espèce, quelquefois au détriment de l'individu.

¹ *Biologisches Centralblatt*, t. XXI, 1901, n° 15.

² *La Maternité chez les actinies*, in *La Nature*, n° 1502.

On a souvent comparé, d'ailleurs, l'appétit génital de la femelle, avec l'appétit gustatif, et admis qu'il était plus violent chez elle que chez le mâle, tout au moins quand n'intervenait pas l'influence déprimante de la civilisation et de l'éducation.

Les anciens estimaient que les femmes prennent, en amour, plus de plaisir que les hommes; ils firent partager cette opinion au devin Tiresias, dans le différend qui s'éleva, à ce sujet, entre le roi de l'Olympe et sa femme.

Le caractère impérieux du besoin sexuel féminin est exprimé dans l'Écriture sous cette forme, dont l'énergie ne peut être surpassée : *Tria sunt insaturabilia... inferna, et os vulvæ, et terra*. C'est certainement ce caractère qui a conduit Platon à comparer les organes de la femme à « un animal glouton et avide, auquel, si « on refuse un aliment en sa saison, il forcène impatient de délai¹ ».

Aristote a été certainement poussé par la même idée de voracité, quand il a comparé l'utérus à un animal renfermé dans un autre animal.

Cette opinion a encore été discutée par Galien, dans celui de ses deux traités de physiologie qui a pour titre : « Est-ce un animal qui est dans l'utérus? »

« Enjoindre le célibat, a dit Luther, est tout aussi raisonnable « que décréter que l'on vivra sans boire ni manger. »

Montaigne s'est servi de cette autre comparaison : « Il est plus « aisé de porter une cuirasse toute la vie qu'un pucelage. »

Dans deux thèses qui ont été soutenues au xvii^e siècle, devant la Faculté de Paris, on trouve exprimé cette opinion : que le besoin sexuel présente un caractère plus impérieux chez la femme que chez l'homme. La première de ces thèses, soutenue par Bouvard, dernier médecin de Louis XIII, est intitulée : *An mulieri quam viro Venus aptior?* (1606). La deuxième, qui date de 1669, a pour titre : *Est ne femina viro salacior?*

Nous voyons donc que ce n'est que bien après les poètes, les philosophes et les médecins de toutes les époques, que Balzac a, lui aussi, comparé le besoin sexuel au besoin nutritif, c'est-à-dire l'appétit génital avec l'appétit gustatif.

Ces deux appétits ont ceci de commun : c'est que leurs plus puissants excitants sont sous la dépendance du sens olfactif, lequel joue ainsi un rôle véritablement capital, dans la conservation des êtres vivants, auxquels il sert de guide pour la satisfaction des besoins nutritif et sexuel.

¹ PLATON. *Le Timée*, édit. de V. Cousin, t. XII, p. 241.

Ainsi le premier salut qu'échangent beaucoup d'animaux entre sexes différents (notamment les chiens), est-il — c'est là un fait incontestable — d'ordre bien plus olfactif que tactile ou gustatif.

On sait en outre que, dans certaines espèces, les glandes génitales des mâles sécrètent des produits à odeur très forte; ce qui non seulement facilite la recherche des mâles par les femelles, mais excite violemment les désirs génésiques chez ces dernières.

Cette disposition, qui existe chez la plupart des reptiles et des amphibiens, s'observe aussi chez quelques mammifères, tels que : la civette, la gazelle, le castor, et surtout le chevrotain porte-musc (*moschus moschiferus*), dont les sécrétions influencent également l'espèce humaine.

De tout temps, en effet, on a admis les propriétés aphrodisiaques du musc, dont l'odeur est agréable à l'utérus, disaient les anciens auteurs de Pharmacopée¹. Dans le livre de théologie musulmane intitulé *El Ktab*, le musc est préconisé comme « parfum coïtant pour la chambre », et la puissance de son action est résumée en cette simple phrase : « c'est le plus coïtant de tous les parfums² ».

Buffon a exprimé cette opinion singulière : c'est que le castoreum pourrait bien être à la fois un excitant des appétits génital et gustatif.

« On prétend, dit-il³, que les castors font sortir la liqueur de « leurs vésicules, en les pressant avec le pied; qu'elle leur donne « de l'appétit lorsqu'ils sont dégoûtés. »

Mais c'est surtout chez l'araignée femelle, que l'appétit gustatif semble avoir véritablement les mêmes excitants que l'appétit sexuel. En effet, d'après M. de Lanessan, le mâle « recueille ses « spermatozoïdes... et les introduit dans l'orifice femelle en prenant de très grandes précautions, car la femelle cherche à s'em- « parer de lui pour le dévorer⁴ ».

N'est-on pas alors conduit à admettre que, pendant la période d'activité génitale, tout être femelle est appelé normalement à exercer une fonction intermittente, à marche régulière et progressive, dont l'objet est la perennité de l'espèce, et qu'on peut comparer à la digestion?

« C'est donc l'intention du créateur, dit Dionis⁵, que tous les « êtres se multiplient par le secours de la génération, et pour cet

¹ TROUSSEAU ET PIDOUX, t. II, 8^e édition, p. 380.

² EL KTAB. Traduction de P. de Regla, p. 215.

³ BUFFON. Œuvres complètes, t. II, Le Castor, p. 658.

⁴ DE LANESSAN. Zoologie médicale, p. 533.

⁵ DIONIS. Traité général des accouchements, 1718, p. 48 et p. 3 et 5.

« effet, il leur a donné à tous les parties qui y étaient nécessaires, « il a doué ces parties d'un certain plaisir qui les détermine à « s'accoupler, et qui les y porte malgré eux sans pouvoir s'en « défendre... »

Ailleurs, le même auteur proteste contre l'épithète de *honteuses*, qui a été donnée aux parties génitales, qui mériteraient au contraire « le titre de parties nobles, aussi bien que le cerveau et le « cœur ». Il y a même des auteurs, ajoute Dionis, « qui leur donnent la préférence sur toutes les autres parties, disant que le « cerveau et le cœur ne tendent qu'à la conservation d'un seul « animal, et que ces parties travaillent à celle de l'espèce, qui a « rapport à plusieurs individus ».

En réalité, le besoin sexuel n'a pas son origine dans les sensations parties des seuls organes génitaux, mais bien dans l'organisme tout entier.

Il est comparable au besoin nutritif, qui naît quand le milieu intérieur s'appauvrit, et qui n'est nullement localisé dans l'estomac, comme on l'a cru pendant longtemps. « Ce n'est pas seulement l'appareil génital, a dit M. Keiffer ¹ (de Bruxelles), qui est « le dépositaire exclusif de la fonction sexuelle, mais tous les « tissus interviennent dans la succession des phénomènes dont « la fécondation est le but essentiel. »

M. J. Roux ² a insisté encore davantage sur cette idée, en affirmant que « pas un de nos éléments anatomiques ne se désintéresse des fonctions de reproduction ». Enfin, non seulement les besoins sexuel et nutritif ont entre eux les plus grandes analogies; mais ils peuvent, jusqu'à un certain point, se compenser réciproquement.

Nous concluons en disant, que toute femelle adulte est sollicitée par deux nutritions quelquefois antagonistes: l'une de l'individu, l'autre de l'espèce, qui produisent l'une et l'autre une matière utilisable et des résidus.

Dans la nutrition de l'espèce, le produit utile est l'être qui vient de naître; le produit excrémentitiel, qui est différent chez les ovipares et chez les vivipares, est la partie extra-embryonnaire de l'œuf.

Pour les premiers, c'est la coquille de l'œuf doublée de la membrane coquillière; pour les seconds, c'est le placenta, le cordon et les membranes.

¹ *Essai de physiologie sexuelle générale*. Com. à la Société de Biologie, 9 janvier 1897.

² J. ROUX. *Psychologie de l'Instinct sexuel*, 1899, p. 26.

L'idée d'utilisation, par l'individu, de la partie extra-embryonnaire de l'œuf, c'est-à-dire des résidus de la nutrition de l'espèce, est-elle conforme aux lois de la nature? — C'est pour répondre à cette question, que nous avons entrepris ce travail, qui est commencé déjà depuis plusieurs années.

II. — INGESTION DE LA PARTIE EXTRA-EMBRYONNAIRE DE L'ŒUF

A) Universalité de cet acte instinctif dans la série animale. —

Il est d'observation courante, que toutes les femelles des animaux utilisent, pour leur nutrition individuelle, les résidus de la nutrition de l'espèce; souvent même le mâle prend part à ce repas de délivrance, dont le délivre fait les frais.

Tous les vétérinaires ont noté l'habitude de la placentophagie. « Les femelles, dit Rainard ¹, ont toutes plus ou moins de propension à manger leur arrière-faix, les herbivores comme les carnivores. »

Ceci s'applique indifféremment aux ovipares et aux vivipares, et aux animaux sauvages aussi bien qu'aux animaux domestiques.

Ainsi tous les oiseaux écrasent, puis mangent les coquilles d'œuf très peu de temps après l'éclosion; c'est ce qui explique qu'on ne trouve pour ainsi dire jamais, de débris de coquilles dans les nids.

Il nous a été donné d'observer, depuis un grand nombre d'années, les mœurs d'un colombier habité par une moyenne de 200 pigeons; or jamais nous n'avons trouvé de coquilles, ni dans les nids, ni au-dessous d'eux, et souvent alors qu'un seul des deux œufs de la couvée était éclos.

Le fait que les mères vivipares mangent toujours l'arrière-faix, n'avait pas échappé à Mauriceau, ainsi que le prouve la phrase suivante: « Chez les animaux... dit-il ², chaque petit a dans sa cellule une espèce de placenta particulier, que la mère mange aussitôt qu'elle l'a vuider, après avoir rongé et coupé avec les dents, les vaisseaux ombilicaux qui y tiennent. »

B) Persistance de cet instinct chez les animaux domestiques malgré les efforts de l'homme. — « Il est certain, dit Rainard, que l'état de domesticité n'a pas modifié cette détermination instinctive. »

¹ RAINARD. *Traité complet de la parturition*, 1845, t. I, p. 327.

² MAURICEAU. *Traité des maladies des femmes grosses*, 1740, t. I, p. 227.

Et cependant on a, de tout temps, tout fait pour l'empêcher.

Pour les oiseaux de basse-cour, les fermières s'opposent souvent à ce repas, en enlevant les coquilles au fur et à mesure de l'éclosion des œufs.

Les raisons qu'elles donnent de cet acte sont multiples ; mais il nous a semblé que deux étaient surtout prépondérantes :

La 1^{re}, c'est que les nouveau-nés pourraient se blesser, contre les fragments des coquilles laissés dans le couvoir, ou dans son voisinage ;

La 2^e est basée sur les principes d'une sage économie, et les basses-courrières la présentent sous cette forme d'argument irréfutable : « Il ne faut pas donner aux poules l'habitude de manger leurs œufs ! » Comme si les coquilles d'œufs provenant de la cuisine, n'étaient pas toujours jetées sur le fumier, où les poules savent si bien aller les retrouver.

Rien n'est plus facile que de se convaincre, que les préjugés populaires et l'enseignement des vétérinaires, ont toujours eu pour effet d'entraver le libre exercice de cet instinct, chez les femelles de nos mammifères domestiques, et cela sans autre motif généralement, qu'un *sentiment de dégoût*.

C'est ainsi que Rainard ¹ recommande, de soustraire l'arrière-faix à la voracité des femelles, tout en reconnaissant qu'on n'a pas remarqué, chez les herbivores, « de trouble notable de la digestion de cet aliment insolite ».

De même Saint-Cyr ², après avoir déclaré, que cet étrange repas n'a pas d'inconvénients pour la santé des femelles, ajoute que « cela est répugnant, et qu'à ce titre on fait bien de l'empêcher ».

Dans un ouvrage plus récent, M. Bournay continue à conseiller l'opposition formelle à cet acte instinctif.

« Aussitôt, dit-il ³, que la femelle a rejeté les enveloppes fœtales, on doit enlever le délivre afin qu'elle ne puisse l'ingérer. »

M. Bournay n'est d'ailleurs nullement convaincu de l'utilité d'une pareille conduite, car, quelques pages plus haut, on lit la phrase suivante : « A la vérité, l'ingestion de ces membranes ne paraît pas avoir de conséquences graves ; néanmoins il est préférable de les enlever et de les enfouir. »

Quelques auteurs ont été plus loin, en prétendant que la monstrueuse habitude, que présentent quelques femelles domestiques,

¹ RAINARD. *Loc. cit.*, t. I, p. 327.

² SAINT-CYR et VIOLET. *Traité d'Obstétrique vétérinaire*, p. 346.

³ BOURNAY. *Obstétrique vétérinaire*, 1900, p. 134 et 119.

de manger leurs petits dès la naissance, avait pour origine l'habitude d'ingérer l'arrière-faix, à laquelle, par suite, on devait s'opposer avec énergie.

C'est ainsi que Cornevin, après Rainard, dit, en parlant de la truie ¹ : « On fera sagement d'enlever les enveloppes et la litière « ensanglantées, qui, dit-on, l'excitent et la poussent à l'acte « préindiqué. »

Il nous semble, au contraire, que si la truie surtout, mais également la chatte, la chienne, etc., mangent parfois leurs nouveau-nés, ce n'est que par erreur, ces femelles s'imaginant alors qu'elles ingèrent l'arrière-faix qu'on leur a enlevé.

Ce qui tendrait à prouver que, en mangeant ses petits, la truie ne fait qu'un repas pour ainsi dire de compensation, ou même une erreur de diagnostic sur la nature de l'aliment, c'est la remarque faite par tout le monde, que les porcelets ne sont en danger, que quand ils n'ont pas encore tété.

Aussi Cornevin ¹ recommande-t-il de guetter la truie pendant le part, « de soustraire les porcelets à sa voracité, et de les placer de suite à la mamelle, car lorsqu'ils ont tété, elle les laisse « tranquilles ».

Le fait que nous observons surtout ce repas monstrueux chez la chatte et la truie (quelquefois aussi cependant chez la lapine et la cobaye), est expliqué suffisamment, nous semble-t-il, par l'intensité du sens génital chez ces femelles, qui recherchent et attaquent normalement le mâle.

Cette hypothèse nous paraît encore plus vraisemblable, dans le cas des poules mangeant leurs œufs.

En effet, cette déplorable habitude ne s'observant jamais chez les poules vivant en liberté, c'est-à-dire ayant toute facilité pour aller retrouver les coquilles qu'on leur a enlevées, n'est-il pas probable que, chez elles, l'oviphagie n'est qu'un acte secondaire, dérivé de l'instinct qui pousse l'oiseau à manger la coquille de son œuf éclos?

C) Persistance de cet instinct chez quelques représentants de l'espèce humaine.

I. *Ingestion du placenta frais par les parents.* — Parmi les médecins du XVIII^e siècle, qui se sont passionnés pour l'art obstétrical, on doit placer en première ligne Jean Astruc, « médecin consultant « du Roy (Louis XV) ».

¹ CORNEVIN. *Traité de Zootechnie générale*, 1891, p. 825.

Dans la dernière année de sa vie, étant âgé de 82 ans, l'auteur du fameux *Traité des maladies des femmes*¹, résolut de combler ce qu'il considérait comme une lacune dans la science ; il publia alors le petit manuel intitulé : *L'art d'accoucher réduit à ses principes*².

Dans les premières lignes de sa préface, Astruc déclare ingénument, qu'il n'a jamais fait que de la théorie : « J'annonce, « dit-il, dès le frontispice de cet ouvrage, que je n'ai jamais « accouché, et j'entreprends cependant de donner des leçons sur « l'art d'accoucher. »

Pour expliquer cette apparente contradiction, le médecin consultant du Roi se borne à dire : qu'il a été « chargé par la Faculté « de Médecine de Paris, en 1745, de faire aux matrones ou sages- « femmes, et à leurs élèves, un cours sur les accouchements... ».

Au cours de son livre, Astruc disserte copieusement sur cette question, qui présentait, à cette époque, un intérêt palpitant (car elle divisait, non seulement les accoucheurs, mais encore les théologiens) : « Quelle a été la conduite d'Adam et Ève vis-à-vis du « cordon et du placenta de Caïn ? »

L'auteur consacre 13 pages et demie à l'étude de ce problème théologico-obstétrical, pour lequel il propose 5 solutions différentes.

Dans sa deuxième solution, Astruc s'exprime de la façon suivante, en parlant d'Adam³ : « Il savait donc, pour l'avoir vu plus d'une « fois, que les petits de tous les quadrupèdes naissaient avec une « masse informe, qui tenait à leur nombril par le cordon ombi- « lical. Il savait aussi que les femelles de ces animaux, même de « ceux qui ne se nourrissaient point de chair, après avoir mis bas « leurs petits, mangeaient cette masse ou *placenta*... »

Mais le professeur des sages-femmes de la Faculté se défend immédiatement, des conclusions qu'on pourrait tirer de cette proposition, sur la conduite du premier homme, vis-à-vis du placenta de ses enfants. « Je ne prétends pas, dit-il, qu'Adam ait mangé « leur arrière-faix... »

Sue le jeune, après avoir rapporté cette opinion d'Astruc, ajoute avec indignation : « Cette idée révolte maintenant notre imagina- « tion⁴... »

Nous allons montrer que cette réprobation n'est pas aussi générale, que le croyait Sue le Jeune.

¹ En 6 volumes, publié en 1761.

² Où l'on expose les pratiques les plus sûres et les plus usités, etc., 1768.

³ Livre V, p. 276.

⁴ SUE LE JEUNE. *Essais histor., litt. et critiques sur l'art des acc.*, 1779, p. 7.

Quoique, depuis un nombre de siècles qu'il est impossible de déterminer, l'instinct qui poussait la femme à manger son placenta, soit presque complètement tombé en désuétude, il nous semble que l'expression même de *placenta*, implique l'idée d'utilisation alimentaire, tout au moins à l'origine.

D'après M. Delore ¹, ce serait Adolphe Colombo qui aurait employé le premier, en 1559, cette expression de *placenta*, et non Fallope, comme l'a prétendu Velpeau. Ce terme n'aurait été étendu que secondairement, à l'arrière-faix de tous les mammifères.

Pour Deventer ², ce seraient les Latins qui auraient désigné le délivre sous le nom de *placenta*, « à cause de la ressemblance qu'il a avec un gâteau » ; cette comparaison, qu'on retrouve dans Mauriceau, et, depuis, dans presque tous les traités d'accouchement, a d'ailleurs été continuée par les Allemands, puisqu'ils appellent l'arrière-faix *mutterkuchen* (gâteau de la mère).

Mais n'est-il pas plus logique de penser, que cette expression de placenta, c'est-à-dire de *gâteau*, dérive de l'observation de l'utilisation alimentaire de l'arrière-faix dans toute la série animale, et anciennement dans l'espèce humaine ?

Si, en effet, le placenta humain rappelle, comme forme, une galette ou une tarte, à quelle sorte de pâtisserie peut-on bien comparer les innombrables papilles simples, de couleur rouge, qui constituent le placenta de la jument ? Et les plaques ovales, rougeâtres, très inégales et en forme de champignons, de la vache et de la brebis ? Et le placenta annulaire, couvert de nombreux plis, de la chienne et de la chatte, etc. ?

D'ailleurs la coutume instinctive de la placentophagie, s'est retrouvée, à diverses époques, chez des peuples primitifs d'origine très différente.

C'est ainsi que Jean de Léry, ministre protestant de Genève, ayant fait en 1556 un voyage au Brésil, rapporte que les naturels du pays mangent le délivre dès sa sortie de la mère, comme les animaux ³.

Un siècle et demi plus tard, le voyageur Gemelli Carreri ⁴ observe que chez les Lakutes (ou Yakouts), peuplade de la Russie d'Asie, le père s'empare de l'arrière-faix immédiatement après sa sortie, le fait cuire, et s'en régale avec ses parents et amis.

¹ DELORE. Article *Placenta* du *Dictionnaire Dechambre*, p. 489.

² DEVENTER. *Observations sur le manuel des accouchements*, 1739, p. 63.

³ JEAN DE LÉRY. *Relation de son voyage au Brésil*, ch. vi, 1558.

⁴ *Voyages de Gemelli Carreri*. Paris, 1719.

En Amérique, d'après Raynal, les Topinambous et les Tapuya utilisent ainsi tout l'arrière-faix (y compris les enveloppes et le cordon).

Engelmann et Rodet rapportent ¹ la coutume suivante, qui aurait été observée chez les naturels du Brésil : «... Quand ils « peuvent se réunir en secret, ils mangent avec délice le gâteau « placentaire qui vient d'être expulsé. »

Il est possible, il est vrai, que cette opinion ne soit que la reproduction de faits que nous avons vu avoir été relatés antérieurement par Jean de Léry.

Dans une lettre récente ², M. le Dr Raynaud, directeur de la Santé à Alger, qui termine en ce moment une étude sur l'hygiène et la médecine au Maroc, a eu l'obligeance de me donner l'indication suivante, malheureusement assez vague : « Je connais, « m'écrit M. Raynaud, l'habitude de la placentophagie, qui existe « dans certaines parties du Soudan; mais ni au Maroc, ni en « Algérie, elle ne m'a parue être connue. »

D) Hypothèses émises pour expliquer le but de cet instinct.

I. *Utilisation alimentaire.* — Cette opinion peut être soutenue pour les oiseaux, tels que les poules par exemple, qui font entrer des sels calcaires dans leur alimentation, et pour les vivipares carnivores et omnivores.

Que les chiennes, les chattes, les truies, ingèrent les enveloppes de l'œuf, qui ne sont, en définitive, que des produits alimentaires en rapport avec leur régime et leur dentition, il n'y a pas lieu de s'en étonner beaucoup. Mais que des herbivores, à alimentation aussi difficile par exemple que la jument, dévorent l'arrière-faix par *goût*, voilà qui est véritablement difficile à admettre ?

II. *Manœuvre de protection.* — Quelques auteurs ont pensé, que la femelle ingérait la partie extra-embryonnaire de l'œuf, dans le seul but de dérober aux ennemis de son espèce, les traces de l'existence de sa progéniture.

On conçoit facilement, en effet, que la vue de coquilles d'œufs, ou l'odeur spéciale du placenta, puissent constituer, pour des carnivores perspicaces, des indices précieux, point de départ de recherches souvent fructueuses.

Mais cette explication, excellente pour les animaux sauvages, est inadmissible pour les animaux qui, comme le chien par

¹ ENGELMANN et RODET. *La Pratique des accouchements chez les peuples primitifs*, 1884.

² Datée du 9 janvier 1902.

exemple, sont domestiqués depuis un temps immémorial ; car un acte instinctif ne présentant plus aucune utilité depuis des siècles, et dont le libre exercice serait constamment entravé, n'aurait pas conservé ce caractère de besoin.

III. *Opération de propreté.* — On a vu aussi, dans cet acte, une simple précaution, prise par la femelle désireuse de s'éviter les inconvénients et les dangers de la putréfaction dans son gîte, non seulement pour s'éviter l'infection, mais aussi dans l'intérêt de ses petits : ce serait l'instinct aseptique !

Mais cette hypothèse a d'abord l'inconvénient de n'être pas générale, puisqu'elle ne s'applique pas aux ovipares, qui ne seraient évidemment guère gênés par la putréfaction de la membrane coquillière de l'œuf.

De plus, elle dénoterait, chez les vivipares, un esprit d'analyse et de prévoyance véritablement extraordinaire, qu'il est difficile d'admettre dans les espèces animales très inférieures, d'autant plus que beaucoup d'entre eux recherchent, au contraire, les matières animales en putréfaction.

III. — DES DIFFÉRENTES PROPRIÉTÉS DE LA PARTIE EXTRA-EMBRYONNAIRE DE L'ŒUF

A. *Action favorable des coquilles d'œuf sur l'organisme maternel.* — Depuis quelques années, en se basant sur la teneur élevée des coquilles d'œuf en carbonate et en phosphate de chaux, on a proposé l'emploi de ces résidus dans la nourriture des jeunes animaux, principalement dans le but de favoriser le développement de leur tissu osseux.

Cette pratique, née sans doute aussi de la constatation de ce fait : que les poules recherchent leurs coquilles avec avidité, aurait donné, paraît-il¹, d'excellents résultats dans l'élevage des veaux, poulains, agneaux et gorets.

Il semble que la coquille d'œuf soit beaucoup plus assimilable que le phosphate de chaux ordinaire, à cause de la prédominance du carbonate de chaux, et de la présence de l'air dans les pores de l'œuf. Il est probable, en outre, que la substance organique, constituée par la membrane coquillière, joue également un rôle, en rendant les sels plus assimilables et plus digestifs.

Le travail de formation de l'œuf, suivi de la vie sédentaire de l'incubation, ayant pour effet incontestable d'amener un appau-

¹ *La Nature*, 1901, n° 1463.

vrissement du tissu osseux, avec tendance au ramollissement, on conçoit que l'ingestion des coquilles de l'œuf qui vient d'éclore, réponde, pour la poule, à un véritable besoin, d'autant plus que le phosphate de chaux est l'élément qui constitue la meilleure part des cellules, et qu'il agit en outre dynamiquement sur le système nerveux en le régénérant. Les fonctions de défense phagocytaire étant d'autant plus énergiques, que le système nerveux est moins déprimé, l'ingestion des coquilles d'œuf est véritablement utile pour la poule, à tous les points de vue.

D'ailleurs certaines « *poudres à faire pondre* », dont la composition est maintenue secrète, ne sont que des coquilles pulvérisées, auxquelles on a mélangé des plantes desséchées (telles que l'ortie par exemple), avec du poivre, des épices, du gingembre, de la viande, etc.

Ayant eu l'occasion d'examiner au microscope une pareille poudre, créée en 1879 à grand renfort de réclame, et dont les heureux effets ne sont pas contestables, j'ai constaté qu'elle était constituée presque exclusivement de coquilles d'œuf (on voyait des stries diversement rayonnantes, agglutinées de façon variable, et laissant entre elles de fins canalicules ramifiés contenant de l'air).

Dans le numéro du 1^{er} mars 1902 du journal *la Nature*, on trouve l'indication d'une *poudre pour faire pondre les volailles*, dans la formule de laquelle figure en première ligne : coquilles d'œufs pulvérisés, 4 parties en poids.

Il nous paraît plus que probable, que des coquilles d'œufs, pulvérisées avec leur membrane coquillière, remplaceraient avec avantage, dans la thérapeutique des enfants faibles, les différentes préparations de carbonate de chaux, et les sirops de phosphate et de glycérophosphate de chaux.

On sait d'ailleurs, que les anciens employaient les coquilles d'œufs comme médicaments, au même titre que les yeux d'écrevisse, perles, carapaces de poissons, coquilles d'huître, craie, marbre, etc.

B) Propriétés thérapeutiques de l'arrière-faix des vivipares. — Le placenta, que Dulaurens appelait le *pancréas de la matrice*, et que les prédécesseurs de Mauriceau avaient déjà comparé à la rate, et également au foie (en lui donnant le nom de *foie utérin*), est un organe des plus complexes, non seulement comme structure, mais encore comme fonctionnement.

Les travaux récents de MM. Latulle et Nattan-Larrier¹, étant

¹ *Revue de Gynécologie et de chir. abdom.*, mars-avril 1901, p. 195.

venus apporter la preuve scientifique, que c'était une *glande à sécrétion interne* — idée qui avait déjà été émise, sous forme d'hypothèse, à diverses époques, — il nous a semblé qu'il y avait lieu de reprendre les recherches sur cette organothérapie, qui est la plus naturelle de toutes, puisque tous les animaux nous en donnent l'exemple.

D'après MM. Letulle et Nattan-Larrier, il existe dans la placenta un produit sécrété par le plasmode, se présentant au microscope sous forme de boules plasmodiales, qui se déverseraient directement dans le sang maternel pendant tout le cours de la grossesse. Antérieurement, Ercolani et Creighton avaient admis : qu'il se formait, en divers points de la portion fœtale de certains placentas, une sorte d'humeur aqueuse, qui était absorbée par les villosités fœtales.

Il nous a donc paru logique de penser, que la placentophagie avait un but bien déterminé, de même que tous les autres instincts qui ont ce caractère de besoin. L'ingestion du placenta par les animaux ne devant pas être un acte indifférent, pourquoi alors en serait-il autrement dans l'espèce humaine?

D'ailleurs, au cours des recherches bibliographiques, que nous avons entreprises depuis plusieurs années sur cette question, nous nous étions rapidement convaincu, que l'idée d'utiliser le placenta, comme médicament, était de date très ancienne.

L'opothérapie placentaire remonte, en effet, jusqu'à Hippocrate, et probablement bien plus haut, puisque le Père de la Médecine a surtout résumé les connaissances thérapeutiques, qui étaient en usage de son temps.

D. Leclerc ¹, qui a donné la longue liste des médicaments dont il est fait mention dans les recueils hippocratiques, y signale « l'arrière-faix d'une femme ».

Cette idée se retrouve un peu partout dans les Pharmacopées du moyen âge, et jusqu'au xvii^e siècle.

C'est ainsi que M. Fauvelle ² relate, dans sa thèse, l'emploi par les médecins, de l'« arrière-faix des femmes en couches ».

Nous verrons plus loin, que les préparations placentaires jouent encore aujourd'hui un rôle considérable, dans la thérapeutique chinoise.

L'organothérapie placentaire est-elle en usage au Maroc?

Il nous paraît impossible de répondre à cette question, car

¹ D. LECLERC. *Histoire de la Médecine*. La Haye, 1729.

² R. FAUVELLE. *Les étudiants en médecine de Paris sous le grand roi*, 1899, p. 142.

aucun travail d'ensemble n'a encore paru sur la médecine marocaine.

Les renseignements qu'a bien voulu nous envoyer M. Raynaud, permettent, tout au moins, de ne pas se prononcer d'une façon formelle.

« On ne sera pas étonné, m'écrit le directeur de la Santé d'Alger, en réfléchissant aux origines de la médecine arabe, de retrouver, chez les Marocains du ^{xx}^e siècle, la pratique de l'organothérapie, telle que la conseillaient Hippocrate, Celse, Dioscoride, Galien et les écoles d'Alexandrie et de Salerne.....
« *tous les tissus, tous les viscères sont employés*, les uns pour traiter les affections de ces mêmes organes, d'autres par analogie de forme ou de fonction, ou le plus souvent sans raison apparente. »

On voit donc que, si l'opothérapie placentaire est tombée, chez nous, depuis des siècles, dans l'oubli le plus complet, au point que M. Landouzy, lors de ses cours récents sur l'organothérapie, n'en a pas dit un mot, et que M. G. Lyon, dans la 4^e édition de son *Traité de Clinique thérapeutique*¹, ne la mentionne pas davantage, cet abandon n'a pas été universel.

Cette opothérapie n'est-elle pas rationnelle entre toutes, puisque l'exemple nous en est donné dans toute la série animale?

D'ailleurs depuis le 1^{er} juin 1889, jour où Brown-Séquard a prononcé cette phrase mémorable : « un champ immense s'ouvre aux praticiens, qui voudront employer des liquides extraits des divers tissus et organes comme moyens thérapeutiques », la renaissance de l'organothérapie placentaire existait déjà virtuellement.

Signalons enfin, qu'au IV^e Congrès français de médecine interne, tenu à Montpellier en avril 1898, M. Iscovesco a fait une communication intitulée : *Sur l'action médicamenteuse du placenta*, dont le succès d'hilarité a été véritablement décourageant. C'est ce qui explique, sans doute, le peu de retentissement qu'a eu cette publication, qui n'a pas été insérée dans le texte officiel des comptes rendus du Congrès, et dont je ne connais l'existence que depuis quelques semaines.

Par contre, dans sa toute récente leçon d'ouverture du cours de thérapeutique, M. Gilbert a fait mention du placenta, dans la nombreuse nomenclature qu'il a donnée, des poudres ou extraits de tissus animaux, auxquels la médecine a eu recours.

¹ Où l'organothérapie est remise à jour d'après les travaux les plus récents.

1° *Propriétés aphrodisiaques de la partie extra-embryonnaire de l'œuf.*

Nous venons de voir que les coquilles d'œufs, ingérées par les poules, avaient pour effet d'en augmenter la ponte. Il est possible que cette action soit due, tout au moins en partie, à une excitation génitale.

Quant au pouvoir aphrodisiaque de l'arrière-faix, il nous paraît incontestable, tout au moins chez la lapine et la cobaye.

Ayant eu, en effet, l'occasion d'assister un certain nombre de fois, depuis plusieurs années, au part de ces femelles en présence des mâles, nous avons toujours constaté : qu'un coït suivait de très près cette mise bas, quand on ne s'opposait pas à l'ingestion du délivre, tandis qu'il n'avait pas lieu dans le cas contraire. Est-ce là une simple coïncidence ?

Comme le mâle prenait généralement sa part du repas placentaire, il nous a semblé que cette action s'exerçait peut-être dans les deux sexes.

L'*hippomane*, philtre d'amour des anciens, dans la composition duquel entrait la membrane charnue qui recouvre les poulains à leur naissance, c'est-à-dire le placenta et les membranes, était bien une préparation opothératique. Ses propriétés auraient même été extraordinaires. Suétone rapporte, en effet, que Césarie, pour se faire aimer de son époux Caligula, lui fit boire de l'hippomane ; et que ce puissant aphrodisiaque contribua à le rendre fou.

D'après Laurent Joubert, médecin du xvi^e siècle, le cordon ombilical des filles jouirait d'une propriété singulière, qui serait certes souvent mise à contribution de nos jours, si elle était véritablement démontrée efficace. L'origine de ce prétendu pouvoir remonte évidemment à la légende de l'hippomane.

« En quelques pays, dit Laurent Joubert, les bonnes femmes
« gardent soigneusement le cordon de leurs filles, pour leur faire
« des amoureux quand il les faudra marier. C'est qu'elles ont
« opinion que si on donne à manger ou à boire de cette vedilhe
« mise en poudre, à l'homme qui leur est agréable, il devient
« extrêmement amoureux de la fille, et ne faut plus sinon faire les
« pactes du mariage. »

2° *Spécifique contre la stérilité.*

J. Constant de Rebecque (1683), auteur du *Médecin françois charitable, qui donne les signes et la curation des maladies internes qui attaquent le corps humain*, enseignait que, dans la stérilité, on pouvait prendre de la poudre d'arrière-faix de femme, au poids d'une drachme.

3° *Emploi des préparations placentaires dans le traitement de l'épilepsie et de l'apoplexie.*

David Planis Campy ¹ employait dans ce but le produit qu'il avait obtenu en calcinant l'eau distillée de secondine (placenta).

Dans la Pharmacopée de Nicolas Lemery, l'arrière-faix est conseillé contre l'épilepsie.

Frédéric Hoffmann, qui vivait vers 1739, raconte qu'il a peine à croire que, dans l'épilepsie, il y ait de meilleur remède que la poudre d'arrière-faix humain.

4° *Emploi du cordon ombilical contre les tranchées des enfants.*

Au temps de Louise Bourgeois, il semble que l'omphalothérapie ait été quelquefois employée chez les nouveau-nés.

En effet, cette sage-femme célèbre rapporte le fait suivant, dans un chapitre intitulé : *ce qu'il faut faire aux extrêmes tranchées des enfants.*

« J'ai vu, dit-elle ², couper un morceau du nombril et le mettre
« sécher doucement au four, puis le réduire en poudre et en
« mettre un peu sur un doigt ou deux de bouillie le soir. »

Il est possible, d'ailleurs, quoique Louise Bourgeois ne le dise pas, que cette bouillie ait été simplement appliquée sur le ventre de l'enfant.

5° *Opothérapie placentaire dans le traitement de la chlorose.*

D'après M. Bouffard ³, médecin des colonies, le placenta est toujours considéré, en Chine, comme le médicament le plus précieux dans le traitement de la chlorose des jeunes filles, surtout quand il est absorbé à l'état frais.

Le même auteur rapporte, que les Célestes font également usage du placenta desséché et en pilules.

Dans le livre qu'il vient de faire paraître tout récemment, M. J. Regnault ⁴, médecin des colonies, signale également cette thérapeutique, mais en la limitant — semble-t-il — aux cas d'anémie spéciale consécutive à l'état puerpéral.

En effet, cet auteur, après avoir rapporté les pratiques relatives à l'accouchement chez ces peuples, ajoute : « Si plus tard la
« femme présente de la chlorose, on lui prescrit quelquefois des
« préparations de placenta desséché. »

Il nous semble que les théories nouvelles, qui ont été proposées

¹ D. PLANIS CAMPY. *Œuvres*. Paris, 1646.

² L. BOURGEOIS 1626. *Observations diverses sur les accouchements*, liv. I^{er}, ch. XXVIII, p. 167.

³ *Annales d'hygiène et de médecine coloniale*, n° de juillet 1900.

⁴ J. REGNAULT. *Médecine et pharmacie chez les Chinois et chez les Annamites*, 1902, p. 100.

pour expliquer la pathogénie de la chlorose, sont un acheminement vers la thérapeutique chinoise, puisqu'elles admettent que cette affection est une viciation de la nutrition générale, consécutive à l'absence de sécrétion interne normale d'une glande.

Pour MM. Spillmann, Etienne et Demange (congrès de Nancy 1896 et de Montpellier 1897), c'est l'ovaire qui doit être incriminé; comme conséquence, l'opothérapie ovarienne est considérée, par ces auteurs, comme le traitement logique de la chlorose.

Mais cette théorie a contre elle ce fait qui a été démontré par Virchow : que l'hypoplasie génitale manque souvent chez les chlorotiques.

C'est même cette constatation qui a ruiné la théorie génitale, laquelle avait été émise par Hippocrate, et adoptée par Lange (*Morbus virginus*, 1520), Ambroise Paré, Sydenham, Baillou (*Fædi virginum colores*, 1762), et enfin par un grand nombre d'auteurs jusqu'à Rokitansky (1846).

Les anciens conseillaient le mariage aux chlorotiques; et bien des médecins modernes ont constaté, avec quelque surprise, que la grossesse avait souvent une heureuse influence, sur la *cachexia virginum*.

Nous connaissons un professeur actuel de la Faculté, qui est tellement convaincu, non pas seulement de l'heureuse influence du fonctionnement normal des organes génitaux dans la chlorose, mais encore de l'action de la résorption spermatique, qu'il a expérimenté sur ses malades des capsules orchitiques, empruntées au taureau.

Pourquoi ne pas admettre, alors, que cette affection peut être due à l'absence de sécrétion placentaire, dans les mois qui suivent la puberté, c'est-à-dire à une époque où l'organisme féminin réclame le plus impérieusement l'exercice de la fonction sexuelle, qui comporte normalement la formation et le fonctionnement de la glande placentaire?

6° *Opothérapie placentaire employée comme médication utérine.*

a) Utilisation du placenta comme adjuvant de l'accouchement.

Jacques Duval¹ donne les conseils suivants, aux praticiens de campagne qui se trouveront en présence d'accouchements laborieux :

« Ceux qui, dénués des commodités de la ville, sont contraints
« de se servir de ce qu'ils trouvent aux champs... appliquent
« même un délivre de vache sur le ventre ou bien en donnent

¹ J. DUVAL, 1612. *Des hermaphrodites, accouchements des femmes*, etc.

« quelque portion qu'ils auront gardée étant battue et mêlée avec
« du vin blanc. »

Un livre qui date de 1655, et qui porte le titre pompeux de *médecin royal*, vante l'arrière-faix de brebis en poudre, comme adjuvant de l'accouchement.

Nous extrayons de la *Pratique de médecine spéciale* de Michel Etmüller¹, livre dans lequel il est longuement question des moyens à employer pour faciliter l'accouchement, le passage suivant :

« Le grand spécifique que je préfère à tous les autres, est l'esprit
« d'arrière-faix humain de la première couche; voici la manière
« de le tirer :

« Hachez l'arrière-faix menu, même avec ses membranes, met-
« tez-le en digestion dans un grand vaisseau bien bouché au
« bain-marie durant un mois et plus, l'arrière-faix se résout
« entièrement en une liqueur extrêmement puante, et il n'en
« reste que peu de vestiges; rectifiez cette liqueur par le bain,
« afin qu'il n'en reste que l'esprit. Trente ou quarante gouttes
« de cet esprit avalé, n'a point de remèdes pareils dans toutes les
« maladies de l'accouchement et même après...

« A défaut d'esprit d'arrière-faix, on fait sécher doucement l'ar-
« rière-faix au four, et on en donne à boire demi-drachme, ou
« une drachme en poudre. »

Dans la pharmacopée de Nicolas Lémery², le mode d'emploi et les propriétés de l'arrière-faix sont décrits en ces termes :

« On préfère, dit Lémery, celui qui vient à la naissance d'un
« garçon; on doit le choisir nouvellement sorti, d'une femme
« saine et vigoureuse; il contient beaucoup de sel volatil et
« d'huile;... on s'en sert intérieurement, étant séché et mis en
« poudre, pour l'épilepsie, pour hâter l'accouchement, et pour
« apaiser les tranchées. La dose est depuis un demi-scrupule
« jusqu'à deux scrupules. »

Enfin, pour M. Grasset³, les Chinois ne mettent pas en doute que le placenta humain ingéré ne favorise l'accouchement.

b) Comme hémostatique et contre la rétention des membranes.

Dans la Pharmacopée de Charras⁴, on lit que l'arrière-faix de femme, en poudre, était ordonné dans les hémorragies utérines.

D'après David Planis Campy (*Œuvres*, Paris, 1646), l'eau distillée de secundine (*secundinae mulieris*, ce qui représente l'ensemble

¹ Livre édité à Lyon, chez Thomas Amaubry, en 1691.

² Cette Pharmacopée date de 1697.

³ *Le transformisme médical*, 1900, p. 424.

⁴ Qui date de la fin du XVIII^e siècle.

du délivre) n'a pas sa pareille contre la rétention des membranes.

c) Opothérapie placentaire dans le traitement des affections utérines.

Au IV^e congrès français de médecine interne, tenu à Montpellier en avril 1898, M. Iscovesco a fait une communication¹ intitulée : *Sur l'action médicamenteuse du placenta*, dans laquelle il rapportait plus de 100 observations cliniques.

L'auteur a employé du placenta de brebis à l'état de tablette, représentant chacune 0 gr. 25 de délivre frais; la dose quotidienne n'a jamais dépassé 1 gr. 50.

M. Iscovesco aurait obtenu des améliorations remarquables, dans des cas de métrites chroniques avec hypertrophie de l'organe, et catarrhe concomitant, même alors que les annexes étaient touchés, et également dans des cas d'involutions utérines anormales, consécutives à l'accouchement.

Il a constaté une décongestion progressive de l'utérus, qui diminuait de volume, en même temps que la sensibilité provoquée disparaissait.

7^o *Action favorable de la sécrétion placentaire sur la glande mammaire.*

« On ignore, dit J. Rainard², si l'ingestion du placenta est « nuisible à la femelle ou à la sécrétion du lait, dans les premiers « jours. »

a) Arguments qu'on peut invoquer en faveur de cette action.

Les rapports intimes, qui existent entre la sécrétion et l'excrétion lactée d'une part, et les organes génitaux d'autre part, plaident déjà en faveur de l'hypothèse, du pouvoir galactogène de la placentophagie.

C'est ainsi que Hérodote³ rapporte que, pour empêcher les juments « de retenir leur lait », les Scythes introduisaient dans leurs parties génitales des os creux, dans lesquels ils soufflaient. Cette manœuvre bizarre avait pour but, dans l'esprit de leurs auteurs, de faire gonfler les veines du lait; en réalité c'était une simple excitation des organes génitaux.

On peut en dire autant de la pratique, qui est suivie dans quelques-uns de nos départements, et surtout en Italie⁴, et qui consiste, pour faire donner plus facilement son lait à une vache, à

¹ Qui n'a d'ailleurs pas été publiée dans le volume officiel des comptes rendus.

² J. RAINARD. *Traité de la parturition des principales femelles domestiques*, 1845, t. I, p. 348.

³ HÉRODOTE. *Hist.*, liv. IV, ch. 2.

⁴ VALLADA. *Abbozo di Taurologia*. Turin, 1872.

lui introduire une main dans le vagin, et à exercer une titillation sur cet organe. N'en est-il pas de même, de ce fait rapporté récemment par M. Dechambre : que certaines vaches retiennent une partie de leur lait, « qu'elles finissent par laisser s'écouler, à « la suite d'attouchements légers sur le pis ¹ » ?

Le même auteur avait déjà signalé, dans un ouvrage antérieur (1895) sur les ânesses laitières, que ces femelles ne se laissent traire aisément, qu'après qu'on les a pour ainsi dire préparées, ... « en soubattant légèrement l'organe (la mamelle) avec le dos de la « main. »

Signalons enfin, d'après Cornevin ², que le « rut est parfois, « surtout chez la chienne, une cause de lactation ».

Mais, en comparant la rapidité de l'établissement de la lactation chez les pe its animaux domestiques, qui, mettant bas le plus souvent en cachette, ont toute facilité pour ingérer leur délivre, avec la lenteur relative de la mise en branle de la même fonction chez les grandes femelles domestiques, telles que la vache et la jument, qu'on prive *toujours* de l'ingestion de leur arrière-faix, il nous a semblé qu'il y avait lieu de se demander, si l'ingestion placentaire n'était pas un excitant de la sécrétion mammaire.

On pouvait peut-être expliquer ainsi, l'horreur si incompréhensible, que certaines vaches ou certaines juments manifestent pendant quelque temps pour leur fruit.

« Certaines mères sont méchantes, dit Bournay ³. Elles refusent « non seulement de laisser le jeune animal s'approcher de leur « mamelle, mais cherchent à le frapper avec les pieds, avec les « cornes, ou encore à le mordre. » Il est encore plus fréquent de rencontrer des juments, dites *chatouilleuses*, qui ne tolèrent pas que leur poulain saisisse le mamelon, leur montée laiteuse n'étant que tardive.

D'autres faits cliniques, plaident encore en faveur de cette hypothèse, de l'action galactogénique du placenta, sur laquelle j'ai surtout insisté, lors de ma récente communication à la Société de Biologie⁴.

C'est ainsi que la montée laiteuse, plus ou moins prononcée, qui suit la mort du fœtus *in utero*, surtout après le milieu de la grossesse, devient, avec cette théorie, d'une explication facile.

¹ DECHAMBRE. *Zootechnie générale*, 1900, p. 163.

² CORNEVIN. *Zootechnie générale*, 1891, p. 292.

³ BOURNAY. *Obstétrique vétérinaire*, p. 433.

⁴ 1^{er} février 1902. *Nouvelles recherches sur l'opothérapie placentaire*, par L. BOUCHACOURT.

Il est incontestable, en effet, que, dans ce cas, non seulement les produits de la sécrétion placentaire vont uniquement à la mère, — puisque la circulation fœtale n'existe plus, — mais que le placenta se résorbe plus ou moins rapidement; ce qui se traduit par la dégénérescence granulo-graisseuse des villosités.

M. de Sinety m'a objecté¹, que les faits de sécrétion lactée très abondante, survenant après des avortements de 3 et même de 2 mois — et dont il a rapporté des exemples, — rendaient improbable l'action des produits placentaires sur la fonction mammaire, puisque le placenta n'existe pas encore à cette période de la gestation.

A cela je répondrais, que cette montée laiteuse exceptionnelle, survenant ainsi au début de la grossesse quand le fœtus meurt, peut être expliquée, par une action analogue des villosités choriales.

Il me semble que la sécrétion mammaire, qui est presque constante chez les nouveau-nés des deux sexes, et dont l'origine mystérieuse a tant excité l'imagination populaire — surtout en Allemagne où ce lait est appelé *lait de sorcière* — peut être considérée comme un argument, en faveur de l'action galactogénique du placenta.

Cette montée laiteuse, qui a été étudiée en 1875 par M. de Sinety², et qui n'a été l'objet, depuis cette époque, d'aucune autre recherche sérieuse, ne s'établissant que du 4^e au 10^e jour, on m'a objecté qu'une telle action, exercée par les produits placentaires, ne pouvait être admise, en raison de son effet tardif.

A cela je répondrai, que si le lait ne se collecte, dans le sein du nouveau-né, qu'au bout de quelques jours, pour y former quelquefois une tumeur du volume d'une amande, il n'est nullement prouvé que cette sécrétion ait un début aussi tardif.

Quand on presse, en effet, la mamelle d'un enfant qui vient de naître, et dont on a soigneusement enlevé l'enduit sébacé, de façon à avoir une prise sur la peau, on obtient très souvent quelques gouttes d'un liquide séreux, assez analogue à du colostrum; ce qui est un indice incontestable d'activité mammaire congénitale.

Enfin on a noté, à la suite des opérations césariennes, que l'établissement de la lactation était parfois difficile.

C'est ainsi que, dans l'article de Stoltz du « Dictionnaire de Jac-

¹ *Société de Biologie*, 21 février 1902. Remarques relatives à la sécrétion lactée.

² De SINETY. De la mamelle des enfants nouveau-nés, *Société de Biol. et Arch. de physiol.*, 1875.

coud », on lit : « Souvent les glandes mammaires sécrètent très peu¹. »

N'est-il pas vraisemblable, que cette agalactie relative est une conséquence du raccourcissement, ou même de la suppression complète du travail, c'est-à-dire des contractions répétées de l'utérus sur son contenu ?

Et puisque, pendant le travail, le placenta est toujours plus ou moins comprimé comme une éponge, entre la paroi utérine et le fœtus, surtout quand le liquide amniotique est presque complètement écoulé, peut-être ne s'agit-il ici, que de l'absence d'utilisation normale de toute sécrétion placentaire.

Il est certain, en effet, que la compression du placenta pendant le travail, doit beaucoup faciliter l'afflux de ses produits glandulaires dans le torrent circulatoire.

Parmi les arguments en faveur de la thèse que je soutiens, j'invoquerai encore ce fait, constaté par M. Nattan-Larrier sur les cobayes, lors de ses premières recherches sur le placenta : c'est la difficulté de l'élevage de ces jeunes animaux, quand on avait privé la mère de toute ingestion placentaire.

M. Nattan-Larrier, qui avait cru tout d'abord à une simple coïncidence, fut tellement convaincu, par la suite, de l'utilité de la placentophagie pour les cobayes, qu'il abandonna toujours à la femelle, au moins un tiers de son arrière-faix.

En 1898, au Congrès de Montpellier, M. Iscovesco avait terminé sa communication par cette phrase assez vague² : « et de plus, l'ingestion du placenta m'a paru favoriser la sécrétion lactée ».

Étant donné le peu de retentissement qu'avait eu ce travail, dont nous avons déjà parlé précédemment, on comprendra que nous ayons complètement ignoré, pendant si longtemps, l'existence de cette antériorité, qui ne s'appuyait d'ailleurs sur aucun fait probant bien établi.

Dans les observations que nous allons rapporter, le produit employé a été, dans la plupart des cas, du placenta de brebis préparé par M. Lepinois, et se présentant sous forme de poudre, dont la préparation était faite de la façon suivante :

Le tissu placentaire était haché aseptiquement, puis desséché dans le vide en présence du sucre de lait, à une température variant entre 45 et 50°; enfin pulvérisé et tamisé.

Cette matière pulvérulente, ressemblant à de la poudre de viande, représentait trois fois son poids de placenta frais.

¹ *Opération césarienne*, t. VI, p. 710.

² Qui est reproduite dans le compte rendu paru dans le *Bulletin médical*.

Mais en dernier lieu, j'ai employé du suc placentaire pur, extrait sans chauffer, par simple compression dans une presse à viande du tissu préalablement haché et soigneusement lavé dans l'eau courante.

Cette préparation liquide, que M. Lepinois rendit stérile par l'addition de fluorure d'ammonium, fut acceptée d'autant plus facilement par les malades, qu'elle avait absolument l'aspect et le goût d'un sirop, ayant été sucrée et aromatisée.

Signalons enfin, que nous avons d'abord largement expérimenté sur nous-même, de façon à nous assurer de l'innocuité de ces différents produits opothérapiques.

C'est ainsi que nous ne les avons administrés à des malades, à la dose de 5, 10 et 20 grammes, qu'après en avoir ingéré nous-même des doses de plus de 60 grammes, ce qui représentait au moins 180 grammes de placenta frais.

b) Observations cliniques démontrant la réalité de cette hypothèse.

Les 5 observations inédites suivantes, que M. Brindeau, accoucheur des hôpitaux, a bien voulu nous communiquer, rendent déjà incontestable l'action de l'opothérapie placentaire sur la glande mammaire :

OBSERVATION I.

M^{me} A... âgée de 24 ans, mariée, nullipare, bien portante, mais de tempérament arthritique, se plaint de douleurs violentes au moment des règles, douleurs n'ayant cédé ni au bromure, ni au laudanum, ni aux autres médicaments usités en pareil cas, mais qui n'ont pu être calmées que par le chloroforme.

Le 15 mai 1900, la veille des règles, nous faisons prendre à cette malade, dans l'espoir de calmer ses douleurs, deux cachets de 1 gramme de chorionine de Lepinois et Michel; elle continue cette médication pendant toute la période menstruelle, et avec plein succès, puisque les douleurs ont été presque nulles.

Mais M^{me} A... s'aperçoit avec stupéfaction, que ses seins ont augmenté de volume d'une façon très notable, et qu'ils laissent écouler, par le mamelon, un liquide filant ressemblant à du colostrum, et tachant la chemise.

A la période menstruelle suivante, le même traitement est institué, mais sans aucun succès relativement à l'élément douleur.

Comme la première fois, les seins ont augmenté de volume et ont laissé écouler du colostrum.

Il nous paraît inutile d'insister sur l'importance de cette hypertrophie mammaire, et surtout de cette colostrorrhée, chez une femme qui n'a jamais été enceinte.

OBSERVATION II

M^{me} B..., âgée de 26 ans, primipare, jouissant d'une bonne santé habituelle, est atteinte de dysménorrhée. On lui donne deux cachets de

1 gramme de chorionine, dont l'effet sur les douleurs est peu marqué.

Mais, comme dans la première observation, on note la congestion des seins et un écoulement de colostrum, moins abondant cependant que dans le cas précédent.

OBSERVATION III

M^{me} C..., âgée de 22 ans, primipare, accouche le 15 juin 1900. Ses seins, sont très peu développés; la montée laiteuse est faible; l'enfant ne prend que 15 à 20 grammes à chaque tétée.

Instruit par les observations précédentes, nous donnons systématiquement de la chorionine, dans le but d'agir sur les glandes mammaires. Sous l'influence de la chorionine, donnée pendant 8 jours de suite, à la dose de deux cachets de 1 gramme par jour, une nouvelle montée laiteuse se produit, et la quantité de lait fournie à chaque tétée, varie alors entre 30 et 40 grammes.

Cependant, malgré la continuation du traitement, cette poussée mammaire ne dure pas; aussi, au bout de quelques jours, comme l'enfant ne digère pas le lait de vache, on est obligé de prendre une nourrice au sein.

OBSERVATION IV

La femme D..., âgée de 21 ans, primipare, accouche à 8 mois, à l'hôpital Lariboisière, d'un enfant qui pèse 2.200 grammes

L'enfant tète bien, et augmente de 25 à 30 grammes par jour pendant 20 jours; les tétées, pesées tous les jours, témoignent que la mère fournit environ 350 à 400 grammes de lait par jour.

Mais, à partir du 21^e jour, la quantité de lait diminue, et, comme conséquence, l'enfant n'augmente plus.

On donne alors deux cachets de 1 gramme de chorionine par jour.

Sous cette influence, les seins deviennent plus volumineux, et la sécrétion quotidienne atteint 400 et 450 grammes; l'enfant se remet à augmenter normalement.

OBSERVATION V

La femme E..., nourrice à Lariboisière, accouchée depuis 8 mois, nourrit partiellement son enfant, et donne en outre du lait à un enfant débile du service.

Depuis 3 semaines, cette nourrice perd son lait; elle ne peut plus nourrir que le prématuré; son enfant à elle est mis au lait stérilisé.

Dans le but de rechercher si la chorionine amènera une nouvelle montée laiteuse tardive, on lui en donne deux cachets de 1 gramme pendant 8 jours.

Sous cette influence, on constate que les seins deviennent plus durs et plus volumineux, et que la quantité de lait augmente. Mais cette poussée mammaire est fugace, car 24 heures après la cessation du traitement, la quantité de lait retombe à son taux antérieur.

Faits ultérieurs.

Signalons enfin que, pendant les vacances de 1901, 4 femmes de la clinique Tarnier, chez lesquelles le rendement laiteux était insuffisant,

ont pris pendant plusieurs jours de la chorionine, à dose de 2 ou 3 grammes par jour.

Nous n'avons pu retrouver l'observation détaillée d'aucun de ces 4 cas; mais M. Macé, qui était à ce moment chef de clinique, affirme que le pouvoir galactogène de la chorionine lui a paru être incontestable.

Observations récentes provenant de la clinique Tarnier.

OBSERVATION VI

La nommée M..., syphilitique, a eu déjà à deux reprises de la galactophorite légère, dont elle paraît complètement guérie; elle n'a plus de lait dans les seins. Du 2 au 9 février, nous donnons à cette malade 5 grammes par jour de chorionine, en une seule fois.

Sous cette influence, nous constatons de la congestion mammaire, se traduisant par de l'augmentation de volume des seins, avec picotements.

Mais cette poussée congestive aboutit seulement à une troisième rechute de galactophorite double, avec pus en quantité beaucoup plus abondante que précédemment.

OBSERVATION VII

La femme X..., placée à l'isolement, au n° 9, est accouchée le 23 janvier, et partie le 3 février en excellent état de santé.

Le 10 février, elle sèvre son enfant, puis prend 90 grammes d'huile de ricin, et se fait de la compression des seins.

Mais le 22 février, cette malade ayant repris son enfant, qui supportait très mal le biberon, rentre pour qu'on le soigne, et qu'on fasse remonter son lait, car elle est décidée cette fois-ci à allaiter.

Le 24 février, cette femme ne fournit que 40 grammes de lait.

Le 25 février, elle prend 10 grammes de chorionine, et fournit 275 grammes de lait.

Le 26 février, elle prend 10 grammes de chorionine, et fournit 370 grammes de lait.

Le 27 février, elle prend 10 grammes de chorionine, et fournit 470 grammes de lait.

Le 28 février, elle prend 10 grammes de chorionine, et fournit 460 grammes de lait.

Le 1^{er} mars, elle prend 10 grammes de chorionine, et fournit 450 grammes de lait.

Le 2 mars le traitement est suspendu.

OBSERVATION VIII

La nommée Alph. L..., primipare, accouchée le 10 août chez une sage-femme de la ville, met son enfant en nourrice sans l'avoir mis une seule fois au sein.

Le 5 février, c'est-à-dire 6 mois après l'accouchement, alors que les seins sont tout à fait atrophiés, plats, rosés, et à mamelons ombiliqués, nous essayons de ramener la sécrétion lactée chez cette femme (lit n° 6).

Sous l'influence de 5 grammes par jour de chorionine, continuée pendant 19 jours, il se produit à plusieurs reprises des picotements dans les seins; mais la sécrétion lactée ne réapparaît pas.

Il est vrai qu'à aucun moment, nous n'avons pu faire pratiquer, par l'enfant, des mouvements de succion sur ces mamelons ombiliqués.

OBSERVATION IX

La femme Z..., accouchée depuis 6 mois, a les seins aplatis, sans tissu glandulaire; l'expression des mamelons fait sourdre quelques gouttes de lait clair. Elle n'a jamais essayé de nourrir son enfant.

Nous donnons à cette femme, pendant 21 jours, 10 grammes par jour de chorionine; la quantité de lait fournie par les seins augmente un peu, puis reste stationnaire, en quantité tout à fait insuffisante, ne dépassant pas 60 grammes par jour.

Dans ce cas encore, l'excitation locale a été presque nulle.

OBSERVATIONS X

La nommée F..., âgée de 23 ans, a eu, à l'âge de 17 ans, un 1^{er} enfant qui est né à terme, mais qu'elle a mis de suite au biberon.

Accouchée le 11 février 1902 pour la 2^e fois, elle est sortie le 21 allant très bien, et nourrissant son enfant.

Le 28 février survient une phlébite, pour laquelle cette malade entre le 3 mars à l'Isolement (lit n° 6).

Le 5 mars, on constate que cette femme ne fournit que 90 grammes de lait en 24 heures.

Le 6 mars, on lui fait prendre, en une seule fois, 20 grammes du suc placentaire; la quantité de lait, fournie ce jour-là, atteint immédiatement 380 grammes.

Le même traitement est continué les jours suivants. La quantité de lait, qui retombe d'abord à 290 grammes, remonte à 470, puis à 610 grammes.

OBSERVATION XI

La nommée Geo..., primipare, âgée de 22 ans, est accouchée le 21 février.

Le 4 mars, elle entre à l'Isolement (lit n° 9), pour une angine simple.

Le 5 mars, on constate qu'elle ne fournit que 240 grammes de lait en 24 heures.

On lui donne 20 grammes de suc placentaire le lendemain et le jour suivant. La quantité de lait atteint immédiatement 520, puis redescend à 500 grammes.

OBSERVATION XII

La nommée Ma..., primipare, accouchée le 14 février, n'a jamais pu nourrir régulièrement son enfant, par suite de crevasses, puis de lymphangite des deux seins.

Le 5 mars, on constate que la quantité de lait, fournie en 24 heures, n'est que de 100 grammes.

Le 6 mars, on fait prendre à cette femme 20 grammes de suc placentaire; la quantité de lait atteint immédiatement 200 grammes.

Les jours suivants, le même traitement est continué; la quantité de lait fournie est de 170, 120, 190 grammes, quoique la malade, bien décidée à ne pas nourrir, fasse constamment des difficultés pour mettre son enfant au sein.

Il nous semble qu'on peut tirer, de ces observations, cette conclusion : c'est que la placentophagie favorise la montée laiteuse, mais qu'elle est incapable de la produire sérieusement dans les cas d'atrophie glandulaire très marquée.

L'excitation locale, produite par la succion énergique de l'enfant sur le mamelon, reste le facteur principal de la sécrétion mammaire, et rien ne saurait la remplacer d'une façon durable.

8° *Action légèrement purgative de la placentophagie.*

Il existe un préjugé encore très répandu aujourd'hui, surtout dans les campagnes : c'est que le premier lait de la mère, c'est-à-dire le colostrum, est nuisible au nouveau-né, que celui-ci soit un enfant, ou le produit d'une de nos grandes femelles domestiques.

En réalité, cette première sécrétion de la glande mammaire est d'une utilité incontestable, en ce sens que, grâce à ses propriétés franchement laxatives, elle précipite le rejet du mœconium fœtal.

Alors que la nature prépare ainsi un purgatif pour le nouveau-né, laisse-t-elle la mère sans défense, vis-à-vis de l'encombrement intestinal, si fréquent pendant les premiers jours qui suivent l'accouchement?

Les vétérinaires ont, en effet, remarqué de tout temps que, de même que la femme, les femelles domestiques souffraient souvent de constipation opiniâtre après le part.

Aussi Bournay conseille-t-il de donner aux femelles, immédiatement après la délivrance, une soupe à base d'herbes potagères diverses et d'huile. C'est également pour prévenir la constipation, qu'on donne généralement dans les campagnes, à la femelle qui vient de mettre bas, mais « surtout à la vache, quelques litres « d'eau tiède salée, dans laquelle on a jeté une poignée de farine « d'orge, de seigle ou de blé ¹ ».

Les observations, rapportées par les vétérinaires, montrent d'ailleurs, que ce n'est guère que chez les grandes femelles domestiques, comme la vache et la jument, auxquelles on empêche *toujours* l'ingestion du délivre, que la constipation est véritablement à craindre après le part.

¹ BOURNAY. *Obstétrique vétérinaire*, p. 129.

Partant de ces différents faits, il nous a semblé que le placenta pourrait bien avoir une action sur l'intestin.

Dans le but de vérifier cette hypothèse, nous avons donné à plusieurs reprises, à deux jeunes chiens, d'importants fragments de placenta frais provenant de la Maternité de Beaujon, alors que nous y étions interne en 1896. Nous avons ainsi constamment déterminé des selles liquides chez ces animaux.

Nous avons, depuis, expérimenté sur nous-même, en employant de l'extrait sec de placenta de brebis et de femme; l'ingestion de cette substance a souvent produit, sur notre intestin, un effet laxatif incontestable, à condition d'être pris à dose un peu forte (au moins 25 grammes d'extrait sec, ce qui correspond à 75 grammes de placenta frais).

Mais cette propriété n'est évidemment que secondaire; elle varie, en effet, d'un placenta à l'autre.

C'est ainsi que le délivre de femme nous a paru être beaucoup moins purgatif, que celui de brebis.

Peut-être existe-t-il, pour ces glandes, de même que pour les sérums, des actions spéciales, variables suivant les espèces animales, qui font que le placenta d'une espèce peut être toxique, jusqu'à un certain point, pour une autre espèce très différente? Ou bien la propriété purgative n'est-elle due qu'à un commencement d'altération de ces tissus éminemment putrescibles?
